

**DOSSIERS**  
d'ARCHEOLOGIE

# LES PARTHES

**L'HISTOIRE  
D'UN EMPIRE  
MÉCONNU,  
RIVAL  
DE ROME**

**GRANDES  
CITÉS :**

Hatra  
Assour  
Nisa  
Ctésiphon  
Ecbatane  
Suse  
Doura-Europos  
Hecatompylos

**L'ARCHITECTURE  
ET L'ART**

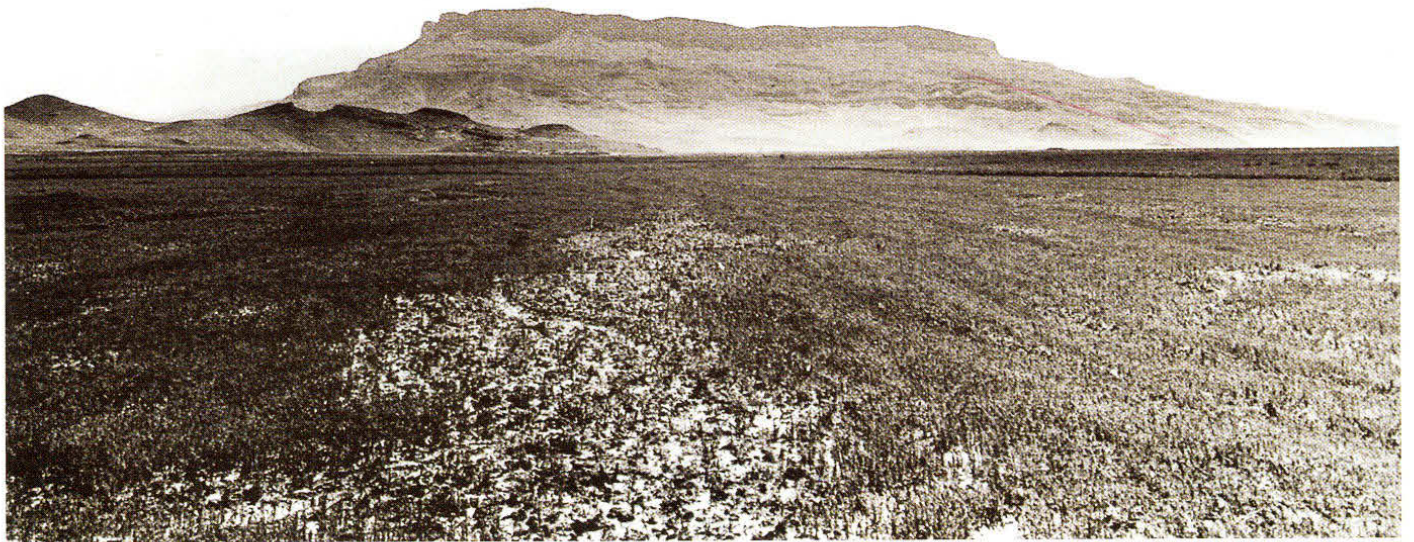
n°271-mars 2002

L 15957 - 271 - F: 7,60 €



# Qal'eh-i Yazdigird

Par E. J. KEALL



*Le plateau élevé de Qal'eh-i Yazdigird tel qu'on le voit depuis les plaines de Zohab.*

Le site de Qal'eh-i Yazdigird peut être défini comme un bassin fermé de quelque 25 km<sup>2</sup> surplombant la ville de Sar Pul-i Zohab, à l'extrémité du Zagros, en Iran de l'Ouest. Les deux tiers du périmètre du bassin sont en élévation, ce qui donne à la forteresse de fantastiques capacités défensives. Une partie des fortifications naturelles est formée de falaises dans la zone haute, et, dans la zone basse, la franche dénivellation de l'escarpement qui entoure plus de la moitié du bassin constitue une formidable barrière pour ceux qui tentent d'approcher depuis le bas. Vue depuis la plaine de Zohab, en contrebas, la zone fortifiée apparaît comme un plateau élevé ; vu depuis les hauteurs du Zagros qui le surplombent, le bassin se présente comme un prolongement de ce haut massif auquel il se rattache sur près d'un tiers de sa circonférence.

## LE SITE

**L**ES fortifications sont constituées d'un mur massif à contreforts et à tours qui court à travers l'une des extrémités ouvertes du bassin, où il rejoint les parties les plus basses de la montagne. Le long de l'escarpement, à chaque fois qu'un accès était jugé

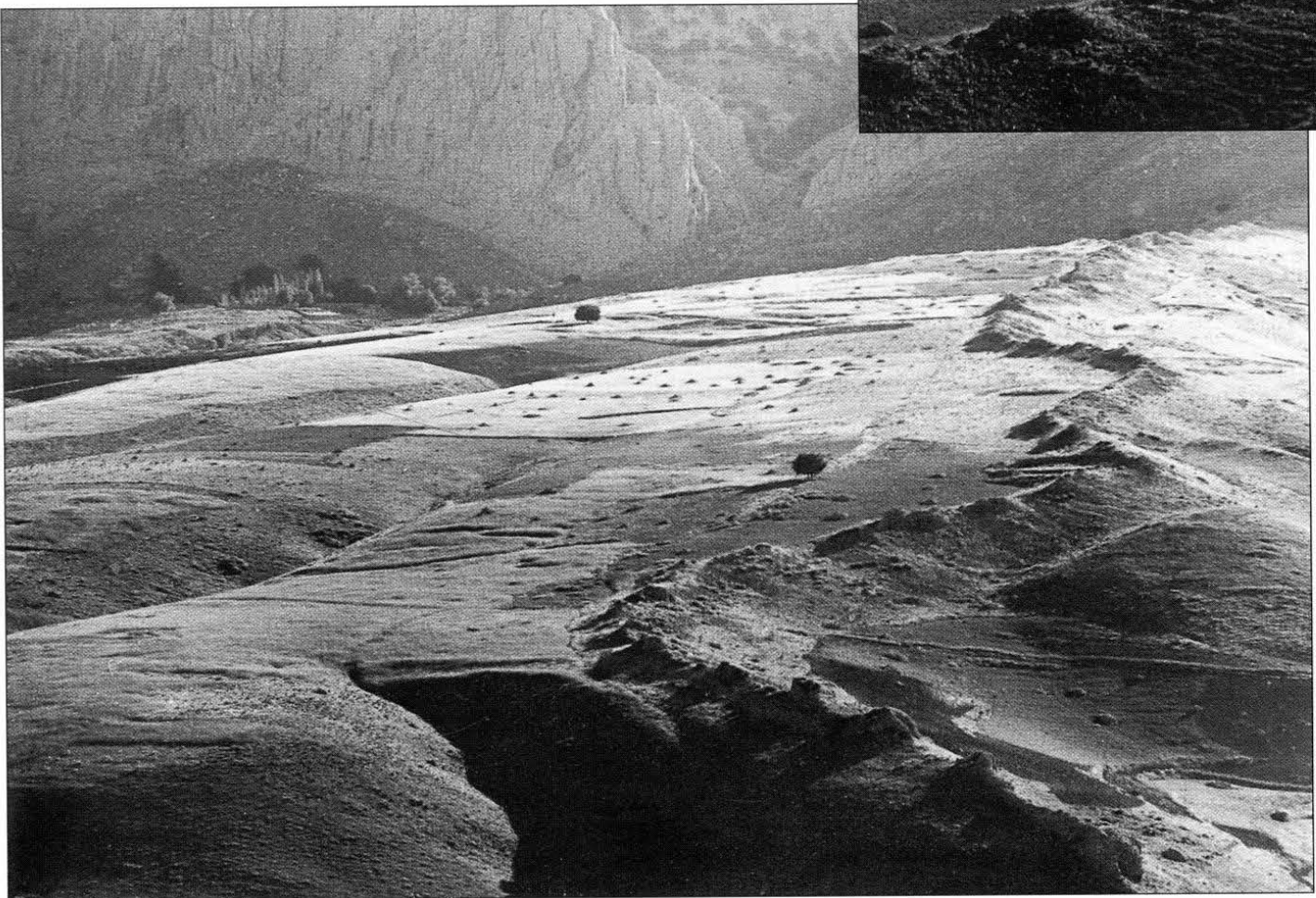
possible par le bas, des murs supplémentaires furent construits. Il n'y a pas de tour le long des défenses de l'escarpement, mais des embrasures pour envoyer sur les ennemis potentiels des flèches enflammées. À une époque où la plus grande partie des effectifs militaires parthes était constituée soit d'archers à cheval très mobiles, soit de cavaliers lourdement armés, la forteresse aurait été vir-

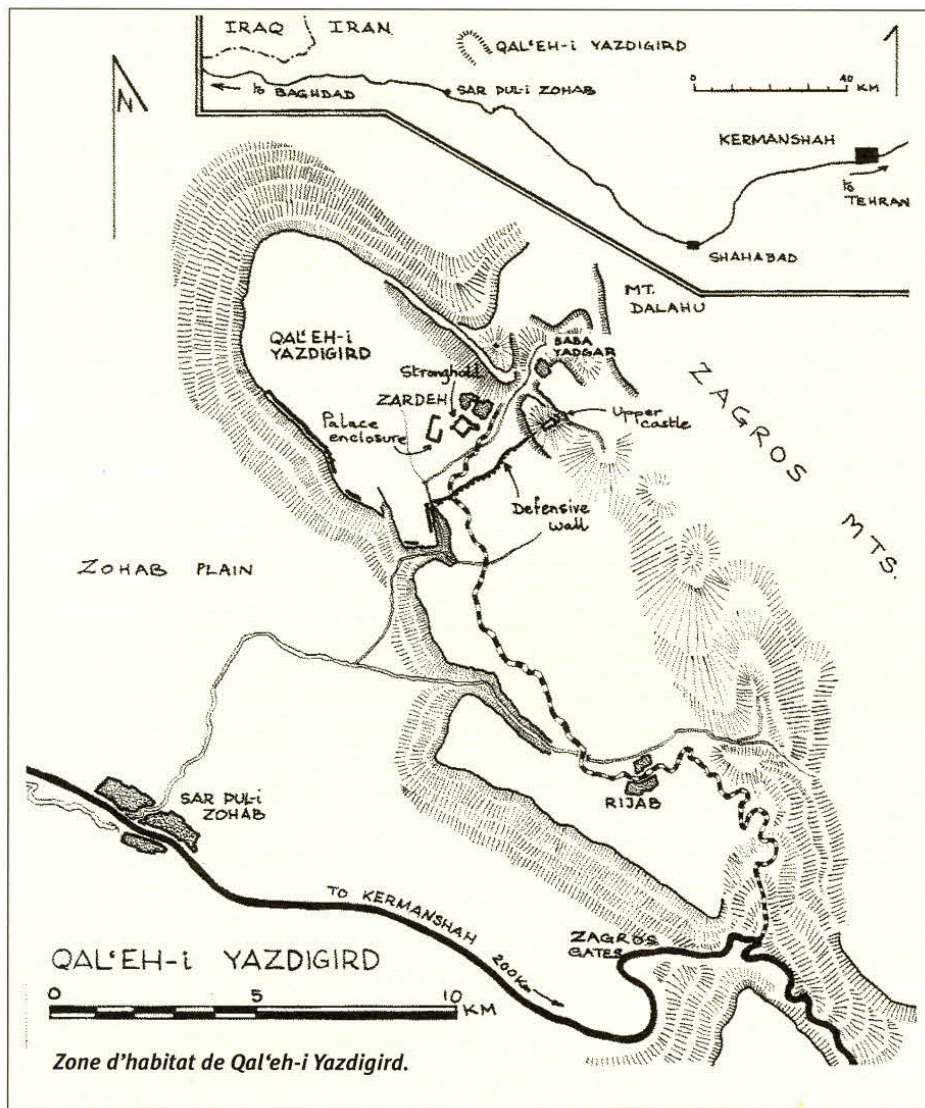
tuellement imprenable. On peut certainement envisager un accès depuis le sommet. Cependant, les postes de surveillance et une citadelle haute établis sur les falaises pour contrôler tout mouvement, n'ont que peu de valeur lorsque ces hauteurs sont contrôlées par des forces alliées. D'un point de vue stratégique, les défenses apparaissent surtout dirigées contre une attaque venant des plaines.

*Ci-contre. Embrasure sur le mur d'escarpement.*

*En bas. Le long mur défensif.*

*Ci-dessous. Les tours construites le long du mur défensif.*





### L'ÉTENDUE DES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES

Le site de Qal'eh-i Yazdigird a d'abord été étudié par Rawlinson (1839), qui rapporta les diverses traditions associées au site. Normalement, dans le folklore iranien, les ruines importantes sont attribuées à des figures héroïques universelles, comme c'est le cas des sites de Takht-i Rostam, Masjed-i Suleiman ou Qal'eh-i Dukhtar. Il est clair que les légendes locales concernant le plan de Yazdigird III, construit pour s'opposer à l'avance des Arabes, manque de substance, car les Sassanides n'avaient tout simplement pas le temps de préparer de telles défenses dans les années 637 ap. J.-C., après le rapide effondrement de leur armée à la suite de la bataille de Al-Kadasiyya (Keall, 1989, p. 982).

Néanmoins, une attribution sassanide était certainement plausible, lorsque Rawlinson mena le premier une exploration préliminaire et effectua un sondage en 1835 (Keall, 1967, p. 121). Les vastes murs en moellons, l'utilisation de la technique de construction d'assises de briques verticales, ainsi que le caractère de certains stucs mis au jour, suggèrent une datation au V<sup>e</sup> siècle. Ces éléments, qui avaient été considérés plutôt comme parthes, étaient jugés "archaisants". Avec les fouilles de 1975, lorsque l'élément parthe apparut beaucoup plus dominant, on considéra que les décorations étaient des signes précurseurs de l'art sassanide, comme l'observèrent ensuite Kögor (1982) et Mathiesen (1992).

Les fouilles archéologiques conduites à Qal'eh-i Yazdigird, en particulier au cours de la saison

1978-1979, mirent au jour des vestiges datant de la période sassanide jusqu'à l'époque islamique (Keall, 1982, p. 59). La présence sassanide est illustrée par un sanctuaire du feu en forme de *chahar-taq* classique, qui avait été construit sur le bord d'une crête surplombant le palais parthe. Après que le sanctuaire intérieur eut été endommagé (suite probablement à un événement naturel), il avait été abandonné et obstrué. Cependant, les pièces extérieures continuèrent à être utilisées au début de l'époque islamique comme ateliers (Keall, 1989, p. 982).

L'enceinte massive de Ja-i Dar est plus énigmatique. Ses vestiges sont restés totalement inexplorés, notamment parce qu'ils ont été envahis par des jardins irrigués. Mais avec la présence sassanide attestée par le *chahar-taq*, on peut penser qu'à cette époque, le complexe de Ja-i Dar servait à des fonctions administratives. Il est hautement probable également que l'acropole ait été modifiée durant la période omeyyade.

Cependant, l'ensemble des traces d'activité de construction à Qal'eh-i Yazdigird concerne la fin de la période parthe. Aucun vestige de l'âge du Fer n'a été identifié. Les caractéristiques qui peuvent être assurément reliées à l'époque parthe tardive (sur la base des fouilles archéologiques) comprennent : 1. de longs murs défensifs, 2. une enceinte rectangulaire (appelée localement *maydan*, peut-être un "paradis"), et 3. le complexe palatial à l'extrémité du jardin. Le complexe lui-même est divisé en trois ensembles : a. une tour massive en moellons (appelée localement *gach-i buzurg*), b. une série de salles monumentales en briques cuites ensevelies sous un champ et appelée *gach gumbad*, et une série de petites chambres construites en maçonnerie de moellons, visible depuis la surface, et comprenant une arcade faisant face au jardin (elle fait localement partie du *bushtareh*, mais est connue sous le nom de *gach gumbad* occidental). C'est dans les salles en brique qu'a été mise au jour la décoration en stuc.

Cependant, comme l'ont montré les fouilles, les dommages infligés aux maçonneries (probablement dus à un désastre naturel) ont provoqué le déplacement de quantités considérables de décors, à la fois vers l'arcade et vers les jardins extérieurs. Aujourd'hui, le complexe palatial du site semble se démarquer du reste parce qu'il est séparé par un profond ravin. En outre, la découverte des vestiges d'une piscine en brique au niveau du jardin suggère qu'on a pu y contrôler un cour d'eau, là où aujourd'hui ne coule plus qu'un torrent d'orage (Keall, 1982, p. 61, fig. 9). On peut envisager l'ensemble du complexe comme des unités de service le long d'un côté, une arcade faisant face au jardin, un canal, et des pièces cérémonielles entièrement décorées. Les couloirs entourant ces salles en brique comportent des contreforts qui suggèrent l'existence d'une voûte, et peut-être d'un *iwan* ouvert sur le jardin. La tour massive offrait une façade articulée et pouvait représenter une sorte de monument de la victoire.

## QUI A CONSTRUIT LES FORTIFICATIONS ?

Pour expliquer le rôle historique et déterminer la période d'occupation du site de Qal'eh-i Yazdigird, il faut, sans conteste, porter son attention sur l'ensemble remarquablement riche de décorations architecturales en stuc qui y a été mis au jour (cf. bibliographie). En fait, à l'époque où le programme du musée royal d'Ontario fut brusquement interrompu (février 1979), les fouilles avaient déjà fourni un corpus de décorations sans précédent dans tout l'Iran pour sa quantité et sa variété. En l'absence de tout autre indice sérieux, le fouilleur se fonda sur cette décoration pour situer le développement du site au milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (Keall 1977, p. 9). En se basant sur des critères d'histoire de l'art, Kröger (1982, p. 257) et Mathiesen

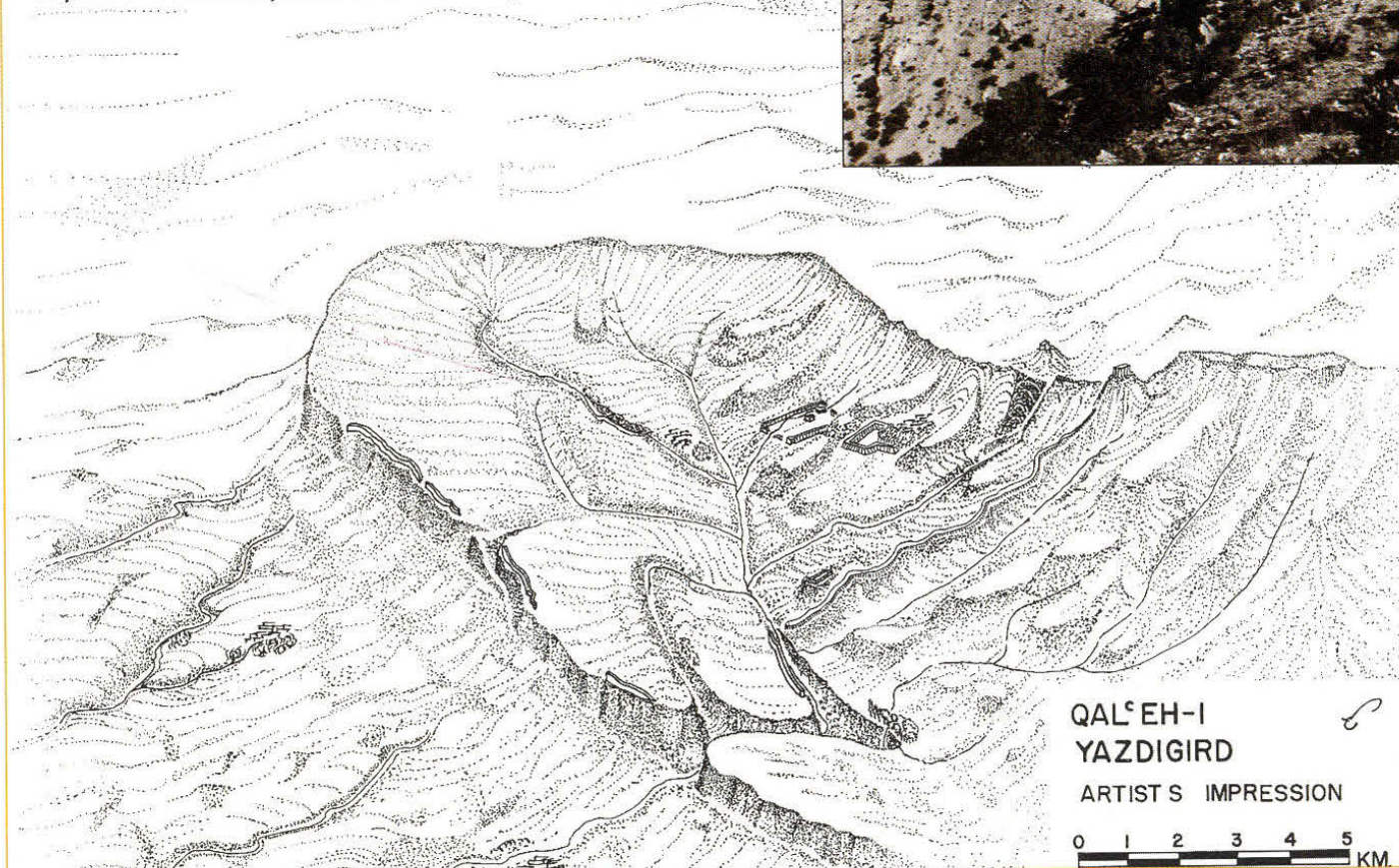
(1992, pp. 177-182) ont suggéré une datation légèrement plus tardive, plus proche de la fin du II<sup>e</sup> siècle, voire au III<sup>e</sup> siècle de notre ère.

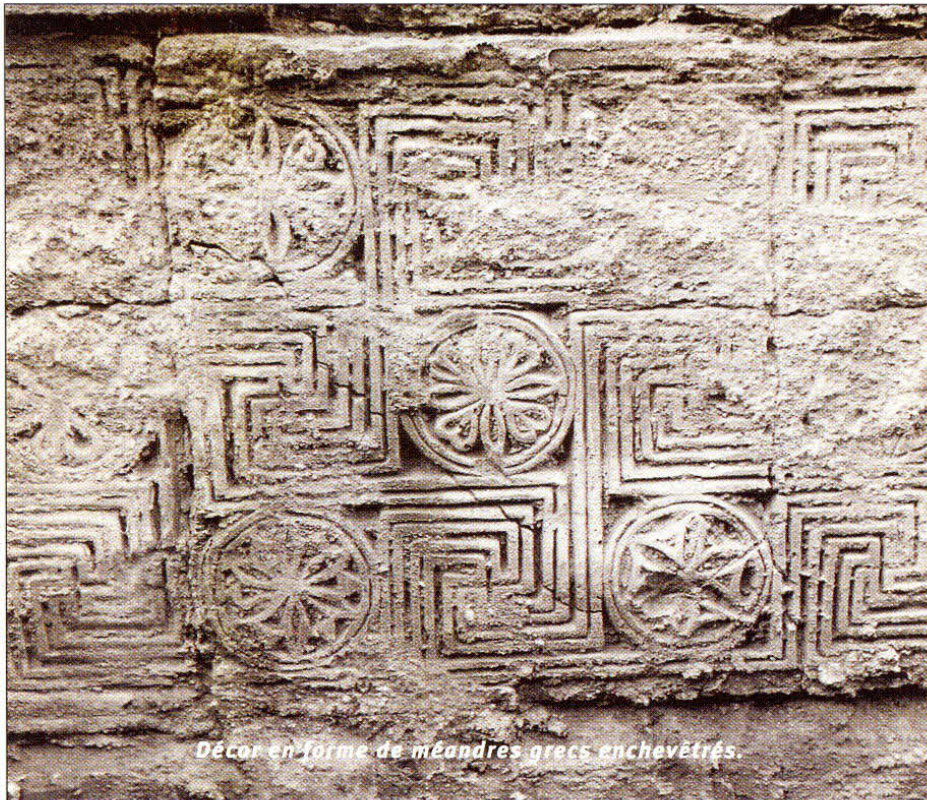
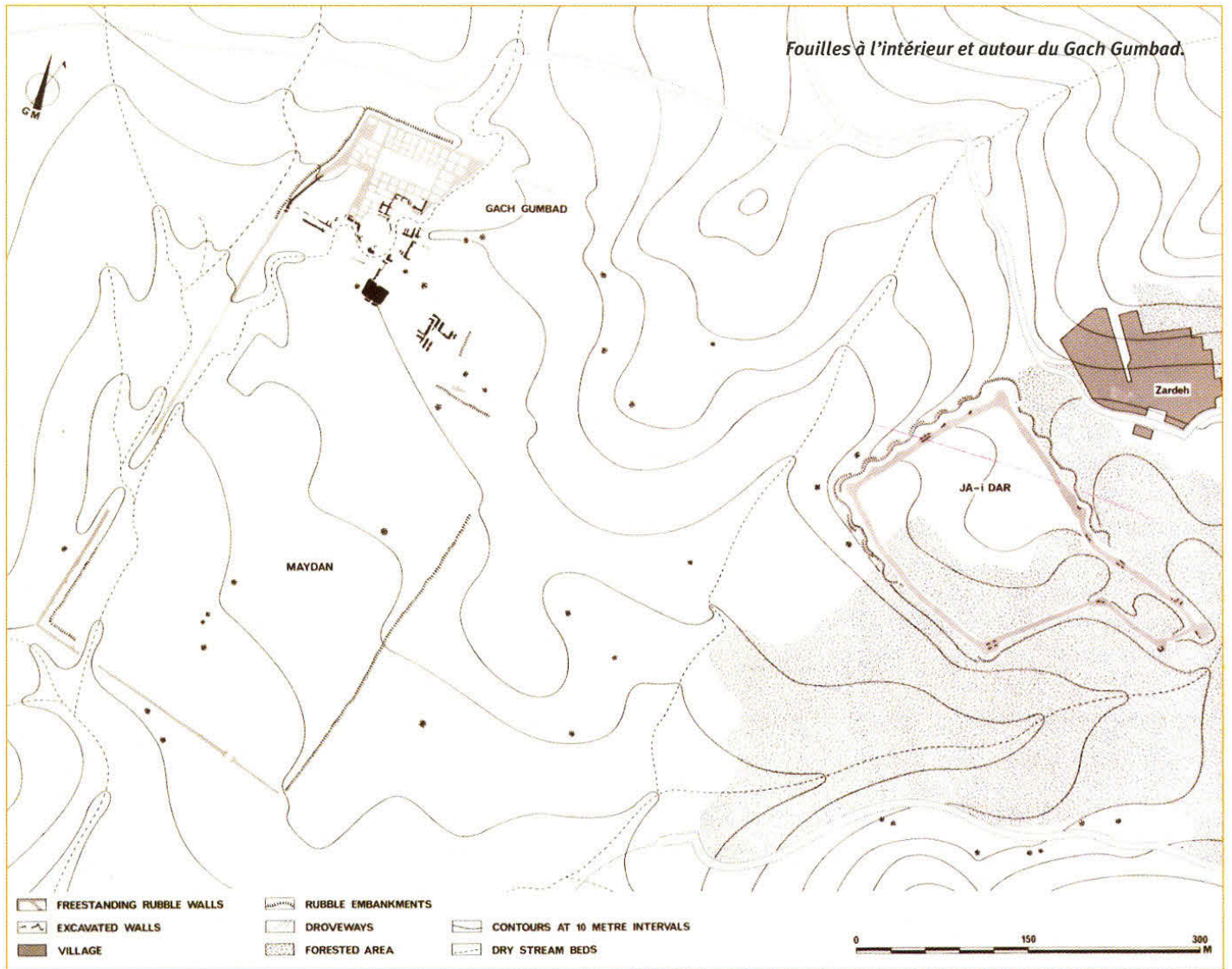
Cependant, si l'on doit placer ces œuvres d'art dans la toute dernière phase de l'empire parthe, on doit alors poser la question de ce qui a inspiré ce monument décoré avec prodigalité et érigé au cœur d'une place forte de montagne. Toute tentative d'explication de la date et de la raison d'être de Qal'eh-i Yazdigird doit prendre en considération les ressources et les possibilités qui étaient disponibles pour sa construction. Il est vrai que le paysage environnant ne possède guère de ressources naturelles, et n'a sans doute jamais eu davantage qu'une forêt de chênes et de pistachiers, des prairies éparses et quelques rares champs cultivables.

*L'acropole (au centre à gauche)  
et le poste de surveillance  
d'Ashiaba (en haut à droite).*



*Impression d'artiste du plateau de Qal'eh-i Yazdigird.*





Une source d'eau claire, modeste mais pérenne, fournit le nécessaire quotidien pour la culture des figes, des grenades, du raisin et des noix sur des jardins en terrasse. Ceux-ci suppléaient aux besoins économiques d'une petite communauté vivant pauvrement. Pourtant, les fonds nécessaires à la construction des vastes fortifications de Qal'eh-i Yazdigird, et l'envoi d'artistes pour élaborer un décor d'une qualité internationale ne provenaient pas de gardiens de moutons et de cultivateurs de figes.

Néanmoins, Qal'eh-i Yazdigird n'était pas, à l'évidence, une retraite de chasse pour le roi des rois parthe. À la fin de l'époque parthe, la sécurité personnelle du monarque était beaucoup trop faible pour qu'il puisse envisager une expédition de plaisir aussi loin de Ctésiphon, la capitale royale (voir Keall, 1994, p. 258). Sans la menace



**Prototype de senmurv.**

d'une guerre extérieure, l'absence du souverain aurait signifié sa déposition.

Le site est également peu approprié pour servir de résidence à un gouverneur militaire. Tout commandant de garnison ou administrateur local, envoyé dans cette sorte de désert, se serait déjà sûrement déclaré indépendant. À la lumière de l'interprétation du relief rupestre situé à l'extérieur de Sar Pul-i Zohab – maintenant daté du II<sup>e</sup> siècle de notre ère (pour les arguments, voir Mathiesen 1992, pp. 66-67 et 176-177) – on peut supposer que le cavalier est le seigneur de Qal'eh-i Yazdigird, et que l'officier qui se tient debout est un représentant de l'État qui accorde une sorte de reconnaissance au représentant local du pouvoir (voir Keall 1994, pp. 261-263 et note 17). Quoi qu'il en soit, ce point demeure obscur. Pour l'auteur de ces lignes pourtant, l'hypothèse d'un potentat local ambitieux opérant indépendamment reste la seule explication logique pour la construction d'un palais luxueux dans une place forte de montagne.

## LA DÉCORATION ARCHITECTURALE

Puisque la décoration de Qal'eh-i Yazdigird est un mélange aussi éclectique, il vaut mieux considérer chaque pièce comme un tout, sans regarder si les stucs faisaient partie d'un dessin mural général, d'une bande continue, d'un enduit, d'un chapiteau ou d'une colonne engagée. Malheureusement, le fait que les fouilles n'ont pu être achevées ne permet pas une présentation générale du programme décoratif.

En l'état actuel des connaissances, il apparaît qu'il n'existait pas de canon décoratif qui imposât une forme particulière pour chaque élément architectural. Au contraire, le dessin général paraît simplement être le résultat du travail d'un artiste qui a puisé au hasard, dans un vaste répertoire de décors stylisés, de scènes narratives et de références personnalisées. Le terme qui résume au mieux tout cela est l'éclectisme. Le sujet est décrit sous les rubriques suivantes :

1. "formes générales", telles que le schéma des "méandres grecs", avec des inclusions de médaillons ;
2. "schémas répétés", avec des formes qui se superposent dans des registres et font partie d'un ensemble de cadres. Ces formes incluent une décoration végétale stylisée, souvent de type "boutons et tigelles", simple ou composée, ou des compositions artificielles du type "cranelures et vases" ;
3. "des compositions en patchwork", consistant en des formes artificielles placées dans une composition générale divisée par des "perles et pirouettes" ou des "chaînettes", soit dans des panneaux plats, soit sur des demicolonnes ;
4. "des thèmes mythologiques", tels que Dionysos se reposant, des amours, des raisins et une panthère, ou une figure d'Aphrodite accompagnée d'une paire de dauphins, ou encore celles d'Hypnos ;
5. "des thèmes apotropaïques", notamment des créatures

**Paire de statuettes représentant Hypnos.**



**Chapiteau avec représentation d'Aphrodite et de dauphins.**

ailées entrelacées, des griffons adossés ou affrontés, et un prototype de *senmurv* ; 6. "des narrations" présentées sous forme de registres avec des personnages chassant ou dansant (il existe peut-être ici un certain chevauchement avec la mythologie) ; 7. "des portraits", qu'il s'agisse soit de bustes dans des médaillons inscrits, soit faisant partie de chapiteaux en feuilles d'acanthe habités, ou insérés dans des rinceaux de feuilles de vigne. Le corpus représente plus de 300 pièces individuelles enregistrées. Des milliers d'autres fragments attendent d'être mis au jour, parmi lesquels des scènes partiellement intactes conservées sur des murs. À première vue, le plupart des éléments semble avoir fait partie d'un schéma originel de dessins. L'édifice s'est conservé lui-même en s'effondrant, de telle sorte que chaque pièce s'est remplie d'abord de

## Le plateau Iranien

débris architecturaux tombant du plafond et des murs supérieurs. Malheureusement, l'interruption du programme de fouilles a rendu impossible un enregistrement précis de ce qui s'est passé au sol. Aucune tranchée n'a été creusée sous le niveau de fondation pour établir ce qu'il y avait avant. Dans un seul endroit, on a retrouvé un sol intact à une profondeur de 4,5 m au cours d'un sondage effectué en 1965 (Keall, 1967, fig. 4).

### UNE SECONDE PHASE D'ACTIVITÉ

En plus de la complexité qu'il y a à définir l'origine de l'édifice, s'est ajoutée la découverte, en 1978-1979, de l'existence de plusieurs phases de décoration, et même de construction (Keall *et al.*, 1980, p. 12). Il existe par exemple des preuves évidentes que le visage encore fraîchement peint d'un buste féminin a été détruit dans l'Antiquité et délibérément recouvert de plâtre, alors qu'il était toujours placé dans le mur (Keall, 1980, fig. 6 ; Keall, 1989, p. 981, fig. 8). Il est difficile d'expliquer ce qui a motivé cet acte. Cela ne prend son sens que si l'on considère qu'un autre schéma de décoration a été adopté, mais que celui-ci n'a pas été conservé. Il existe cependant des traces d'une activité postérieure, car le buste mutilé a été finalement déplacé apparemment à la suite d'un

Buste masculin.

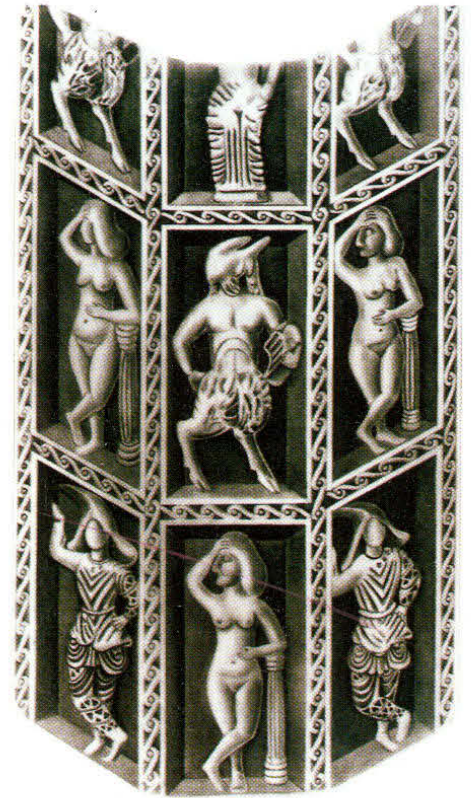


effondrement considérable, dû probablement à des causes naturelles. De grandes quantités d'éléments décoratifs, jetés à la fois sous l'arcade et dans le jardin extérieur, ont été mises au jour. Une confirmation de ces événements peut être trouvée dans la tour massive, où des éléments provenant de la façade ont également été déplacés et jetés sous l'arcade. On y trouve par exemple des bustes humains (peut-être des portraits), faisant partie de rinceaux de vigne habités.

Il est clair que le schéma décoratif de la tour massive comprenait une arcade aveugle ornée de bordures du type des rinceaux habités. Lorsque la tour a été endommagée (sans doute à la suite d'un tremblement de terre), d'importantes réparations ont été effectuées. Les débris ont été rassemblés et jetés, et une nouvelle façade comprenant une articulation de demi-colonnes a été construite. On peut l'envisager comme un précurseur du type de monuments représenté par la tour de victoire de Paikuli. Il est très probable que cette réfection remonte à la période sassanide. Il existe également des preuves montrant que le *chahar-taq* a subi lui aussi de violents dommages (Keall et Keall, 1981, pp. 33-34), mais on ignore encore si ces deux événements coïncident.

Rappelons que la plupart des commentateurs placent les stucs de Qal'eh-i Yazdigird dans une période située entre 150 et 220 de notre ère. Les conclusions de Mathiesen (1992, p. 70), qui les date vers 220 de notre ère, ce qui implique une production artistique dans les toutes dernières décennies de l'empire parthe, sont fondées sur une étude minutieuse des détails, tels que la manière de représenter le drapé, la posture et la coiffure. Son argumentation repose essentiellement sur des traditions historiques de l'art occidental. Kröger (1982, pp. 200 et 257) a, lui aussi, proposé une date, au III<sup>e</sup> s. de notre ère.

Pour expliquer qui a construit Qal'eh-i Yazdigird, il est essentiel de prendre en compte l'énorme dépense nécessitée par la construction de la forteresse. En dépit de la présence de



Reconstitution d'artiste d'une colonne figurée.

forêts pour le combustible, de gypse pour le mortier et de pierre en abondance, le volume des matériaux de construction requis est énorme. Il a été démontré ailleurs que le type de richesses non naturelles auxquelles on avait fait appel ne pouvait venir que d'une certaine forme de profit ayant comme origine le contrôle de la route trans-asiatique voisine. Cependant, si l'on avance une date pour la première phase de construction, bien au-delà de 120 de notre ère, il devient très difficile de justifier pourquoi un tel trafic pouvait passer par cette région. Car à cette époque, les routes du golfe et du désert syrien étaient devenues de véritables artères commerciales qui avaient détourné les trafics du contrôle parthe. Les politiques commerciales agressives menées par les princes marchands de Palmyre ont probablement provoqué le déclin du trafic dans les monts du Zagros. En 165, l'économie parthe était complètement désorganisée (Keall, 1975, pp. 631-632).

Cependant, il est peut-être encore possible d'envisager une certaine forme de commerce (local) toujours en œuvre



**Ci-contre. Décoration intacte d'une niche de la salle 5.**



**En bas. Frise conservée au sommet d'un mur de la salle 1.**



et provenant de régions peu éloignées, comme l'Afghanistan. Dans ces circonstances, des impôts ont pu être levés par des dirigeants locaux à leur profit, au lieu d'aller remplir les coffres du roi des rois. Le fait que la proportion relative d'argent des monnaies parthes augmenta dans les années 121-122 de notre ère (Keall, 1975, p. 631) semble refléter des mesures prises par Vologèse II pour stabiliser l'économie. D'après la façon dont la monnaie circulait à cette époque, on a l'impression que la Médie était virtuellement indépendante. La Médie était le royaume de la drachme, la Mésopotamie celui du tétradrachme. La découverte isolée faite à la surface de Qal'eh-i Yazdigird par un villageois d'une drachme attribuable à celui qu'on appelle "le roi inconnu", et datant des environs de 140 (Keall, 1994, fig. 2), n'a fait qu'alimenter cette spéculation au sujet d'une indépendance locale en Médie. On a également fait référence ci-dessus à la redatation du relief de Sar Pul, à la fin du II<sup>e</sup> s., mais l'interruption du programme archéologique n'a pas permis de résoudre entre autres cette question. Il existe donc à Qal'eh-i Yazdigird un riche ensemble d'informations potentielles grâce auxquelles on pourra peut-être un jour faire finalement la lumière sur la dynamique de la Parthie antique. ■

## BIBLIOGRAPHIE

HERMANN, G., *The Iranian Revival. The Making of the Past*. Oxford : Elsevier-Phaidon, 1977.  
KEAL (sic), E., "The Art of the Parthians", 1989, pp. 53-54, fig. 1, 8-14. R. W. Ferrier, éd., *The Arts of Persia*. Yale University Press.  
KEALL, E. J., "How many kings did the King of Kings rule ?". *Iranica Antiqua* 29, pp. 253-272, 1994.  
KEALL, E. J., "Islam's Debt to Parthian Art", pp. 977-999. L. de Meyer et E. Haerinck, éd., *Archaeologia Iranica et Orientalis. Miscellanea in honorem Louis Vanden Berghe*. *Iranica Antiqua* 29. Gent., 1989.  
KEALL, E. J., "A Persian Castle on the Silk Roads", pp. 34-44. J. E. Vollmer, E. J. Keall et E. Nagai-Berthrong, éd., *Silk Roads China Ships*.

Toronto : Royal Ontario Museum, 1983.  
KEALL, E. J., "Qal'eh-i Yazdigird. An Overview of the Monumental Architecture", *Iran* 20, pp. 51-72, 1982.  
KEALL, E. J., "Qal'eh-i Yazdigird : The Question of its Date", *Iran* 15, pp. 1-9, 1977.  
KEALL, E. J., "Parthian Nippur and Vologases' Southern Strategy : an Hypothesis", dans *Journal of the American Oriental Society* 95/4, pp. 620-632, 1975.  
KEALL, E. J., "Qal'eh-i Yazdigird : A Sasanian Palace Stronghold in Persian Kurdistan", *Iran* 5, pp. 99-121, 1967.  
KEALL, E. J., et KEALL, M. J., "The Qal'eh-i Yazdigird Pottery : A Statistical Approach", *Iran* 19, pp. 33-80, 1981.

KEALL, E. J., LEVEQUE, M. A., et WILLSON, N., "Qal'eh-i Yazdigird : Its architectural Decorations", *Iran* 18, pp. 1-41, 1980.  
KRÖGER, J., *Sasanidischer Stuckdekor*. Deutsches Archäologisches Institut, Baghdader Forschungen 5. Mainz am Rhein : von Zabern, 1982.  
MATHIESEN, H. E., *Sculpture in the Parthian Empire. A Study in Chronology*. Aarhus University Press, 2 vols., 1992.  
RAWLINSON (Major, H. E.), "Notes on a march from Zohab, at the foot of the Zagros, along the mountains to Khuzistan (Susiana), and thence through the province of Luristan to Kermanshah, in the year 1836". *Journal of the Royal Geographic Society* 9, pp. 26-116, 1839.